

pour les profs, les parents et les élèves

L'ART à L'ÉCOLE

Sondages exclusifs
Ce que pensent
les profs et les élèves

Histoire de l'art
20 œuvres
pour apprendre à voir

100 artistes s'engagent

Reportages
Des idées en action

Les adresses utiles



ministère
Éducation
nationale



numéro spécial
Beaux Arts
magazine

M 2448 - 1 H - 49,00 F - 7,47 € - RD



La photo comme révélateur

PAR OLIVIER BLANCKART, ARTISTE

Olivier Blanckart a découvert sa vocation d'artiste par hasard et par la photo. Grâce aussi à des professeurs, dans la mouvance de mai 68, qui compensaient un manque de connaissances artistiques par un esprit d'utopie pédagogique.

Romans sur Isère, Drôme, 1971. Classe de cinquième au collège de la Monnaie, le CES du gigantesque quartier HLM qui s'étend à la périphérie-est de la ville. Par curiosité, j'avais suivi un copain dans une petite salle obscure à l'atmosphère saturée d'une odeur acide. Le labo photo du foyer socio-éducatif du collège. Et dans un geste sans nécessité, je venais d'immerger une feuille de papier cartonné dans une cuvette à moitié remplie de liquide jaune-marron. Elle vira au noir en quelques secondes. À cet instant exact, j'eus le sentiment d'avoir été foudroyé de l'intérieur. Car je venais de voir quel métier j'allais faire plus tard.

Lecteur boulimique et bon en français, j'appartenais néanmoins à cette catégorie d'élèves médiocres et dissipés en classe, fortement promis à une orientation-poubelle après la troisième. Littéralement, la photo me sauva. Dans les huit mètres carrés d'obscurité du labo, j'avais trouvé un abri à ma double inadaptation au collège et à la famille. Je devins responsable du club-photo.

Philippe Clarou, le professeur de maths qui était supposé superviser nos activités, mais qui dans la réalité se tenait à une distance suffisante pour nous laisser une paix royale, détecta cependant que j'avais contracté une véritable passion et m'aida de façon invraisemblable. Certains week-ends, il venait me chercher chez mes parents avec sa femme, qui était professeur de biologie, et nous partions en virée photo dans la montagne. Il possédait le matériel le plus sophistiqué à l'époque. Il me prêtait un appareil, en gardait un autre pour lui, chacun faisait ses images. D'autres fois, il me disait : «Fais des photos, dis-moi l'objectif dont tu as besoin : aujourd'hui je suis ton assistant.» Les photos développées, nous faisons chez lui la comparaison et l'analyse de nos images respectives entre deux auditions d'opéras de Wagner qu'il fallait suivre en lisant la partition. Un maître !

Mais soyons objectifs. Les Beaux-Arts n'avaient à peu près rien à voir avec cette aventure. Du fait de mes responsabilités, le collègue me chargeait avec mon copain Alain Poirot de prendre diverses macro-photos de champignons, de mygales et de scorpions pour le labo de sciences naturelles (il paraîtrait que certaines de nos images servent

TÉMOIGNAGE

encore pour des cours). Et si je devinais confusément que la photo pouvait avoir une dimension autre que documentaire ou socio-éducative, ce n'était certes pas par connaissance de Cartier-Bresson ou de Weston, mais plutôt par ma contemplation cotonneuse des photos de nymphettes de David Hamilton et des tirages de Jeanloup Sieff qui servaient de support publicitaire pour le papier photo Ilford.

Un jour, je réalisai une photo super géométrique de la façade du CES [ill.]. Je fis voir le résultat à M^{me} Klein, une prof de français intello qui avec son groupe théâtral montait «L'Enfant et les sortilèges» de Cocteau ou «L'Histoire du soldat» de Ramuz. À ma grande déception, elle trouva que ma photo était vertigineuse et donnait presque «mal à la tête». Quant aux dames transparentes qui nous enseignaient le dessin sur un mode généralement dépressif, l'idée qu'il pût y avoir un lien entre notre activité et leur discipline ne les effleurait apparemment pas, et nous non plus.

Il n'empêche. Je participai à ma première exposition lors de la fête de fin d'année du collège, où, sous la pancarte générique «club-photo», j'accrochai quatre photos de format 30 x 40 virées en bleu représentant le soleil scintillant à travers des branches d'arbre en hiver. J'avais 15 ans.

Ces professeurs qui ont sauvé ma vie avaient achevé leurs études juste avant 1968 et avaient en commun d'être de gauche, voire d'extrême-gauche et de rayonner d'un esprit d'utopie pédagogique et culturelle qui compensait leur incompétence d'un strict point de vue artistique. Peu importe, c'étaient des passeurs ! Très peu d'élèves se saisirent avec autant de fureur que je ne le fis des promesses de liberté entrevues par ces interstices aménagés dans le mur de l'institution éducative. M^{me} Reynaud, notre professeur de français, serait, par exemple, sûrement très étonnée d'apprendre que j'ai réalisé «Remix pour le temps présent» en souvenir de cette matinée qu'elle nous fit passer à écouter «Nuit» de Yannis Xenakis, et «Messe pour le temps présent» de Pierre Henry et Michel Colombier. Nous étions en classe de sixième, nous avions 10-11 ans. C'était de l'art moderne, mais nous ne pouvions pas le savoir.



Olivier Blanckart,
le CES de la Monnaie à
Romans, 1973-1974,
tirage argentique.
© O. Blanckart.